

## **Ma vie en hard-discount**

### **Premier jour de février**

Ce matin, le premier de mon nouveau statut de femme au chômage, j'ai fait la grasse matinée jusqu'à huit heures trente et ce n'était pas un jour de week-end. Les cinq dernières minutes se sont transformées en cent vingt minutes de pur plaisir sans la moindre culpabilité. Je voulais rester sereine le plus longtemps possible et non me lamenter dès le réveil en maudissant la société responsable de mon nouveau statut (toujours trouver un bouc émissaire), mes mauvais choix de vie et d'études, et la faute à pas de chance qui me replaçait dans un état difficile : divorcée, mère de famille solo, sans boulot, aux revenus précaires ou au salaire bas de gamme, adepte des CDD, du chômage et reine du comment joindre les deux bouts et terminer le mois quand le 31 se rapproche de plus en plus vite du 1<sup>er</sup>. Une mère comme il en existe des milliers, une maman solo de la classe moyenne qui a un enfant/adulte handicapé orphelin à charge, ce qui ne facilite pas l'épanouissement quotidien d'une aspirante working woman. Surtout si elle n'est plus à l'aube d'une carrière prometteuse freinée en plein vol, mais plutôt à l'aurore d'une retraite peu glorieuse.

Une énième période frustrante débutait pour moi, un temps plus ou moins long qui me transformerait petit à petit en reine de la frugalité version végétarienne forcée et princesse des petits pois en boîte pour seul repas. Dans les semaines à venir, mon quotidien changerait et pas en mieux, j'en étais consciente. Pourtant, je n'avais pas l'intention de déprimer, d'accepter la déchéance, l'érosion prononcée de ma

qualité de vie. Oui, ce 1<sup>er</sup> février je réintérais, une fois de plus, la tribu des millions de sans-emplois européens qui slaloment sur les chemins chaotiques menant à la précarité, tentent de garder la tête hors de l'eau et s'inquiètent pour leurs vieux jours en plus de leur quotidien.

Je devais trouver des solutions anti-galères en espérant rejoindre très vite le panel des actifs salariés à temps plein = un seul job ou deux mi-temps qui gagnent de quoi subvenir à leurs besoins. L'état de chômeuse, quoi qu'en pensent certains, n'est pas un statut recherché dans lequel on s'installe avec plaisir et je ne voulais pas intégrer les statistiques négatives, devenir un pourcentage carencé qui végète puis n'avoir qu'une solution, celle de quémander mon colis alimentaire au service social ou une assiette aux Restos du Cœur. Et encore, je n'étais pas certaine que ce service existe dans ma petite ville de 30 000 habitants qui fait partie de la liste des plus riches du pays.

Soit. J'allais m'organiser pour garder un rythme de vie équilibré, des habitudes et un mental en aluminium tout en mettant en place un plan de restructuration de ma façon de vivre. L'acier inoxydable ou la combinaison en Kevlar n'étant pas à ma portée de nana un rien cyclothymique dont l'humeur monte aussi vite que le lait bouilli puis descend dans les méandres du pourquoi ça m'arrive encore ? Sur fond de gémissements douloureux.

Je savais que si je perdais pied, me laissais aller, je sombrerais lentement, me rendrais malade et je succomberais à la magie d'un anti-dépresseur. Pour commencer. Ensuite, je subirais petit à petit les soucis de santé communs aux non-employés qui restent sur le carreau et perdent petit à petit confiance en eux dans un bore-out total. Et ce matin, foi de moi, je refusais de verser dans le complexe de Caliméro : *c'est trop injuste, je n'en sortirai jamais, pourquoi moi, je suis maudite, persécutée, la chance m'a oubliée...* Non ! J'allais relativiser, tenter de m'en sortir sans camisole chimique, pour mon propre équilibre et par respect pour les millions de personnes, de par le monde, qui n'ont pas de toit, ne mangent pas à leur faim et sont opprimés. Hommes et femmes = même combat. À ce moment, je n'étais pas la plus mal lotie parmi les millions de précarisés européens, les économiquement faibles qui ne

savent plus comment tenir la tête hors de l'eau afin de ne pas boire la dernière tasse. Une besogneuse de l'ombre, une démunie, une nécessiteuse transparente qui attirera au mieux la condescendance, au pire l'agacement comme les va-nu-pieds qui réclamaient une pièce aux bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Les Misérables* devaient rester un livre et non une forme d'avenir, ni le film de ma vie.

### **Le boulot, ça va, ça vient**

La première fois que j'ai perdu mon travail, ce fut pour cause de faillite. Dotée d'un diplôme de journaliste, j'avais débuté comme stagiaire dans une maison d'édition qui m'avait ensuite offert un contrat en CDI. Hélas, après quatre années d'un travail intéressant, mais mal payé, la maison, qui travaillait beaucoup en sous-traitance pour des éditeurs plus prestigieux, mit la clé sous la porte. À ce poste, j'avais pu approfondir mon goût pour l'histoire, la lecture, le contact avec les auteurs et quelques personnalités connues, mais aussi le harcèlement sexuel d'un patron âgé qui pensait que le personnel féminin devait être « polyvalent » et à l'écoute de ses désirs masculins. Chaque 31 du mois, nous, les employées, développions des astuces de sioux pour que la remise du chèque mensuel ne s'accompagne pas d'une paire de mains sur les fesses ou une fouille du décolleté. Quand le patron nous convoquait dans son bureau, nous savions ce que nous risquions.

Jeune travailleuse, mère encore mariée mais à un homme sans emploi, j'ai retrouvé un poste comme secrétaire dans un organisme qui dépendait du ministère de la Santé et en CDD cette fois. Là, j'ai connu une autre forme de machisme : celui qui veut que les femmes soient d'office affectées aux tâches de secrétariat même si elles sont universitaires et, le premier jour de travail, j'ai découvert que le poste de bibliothécaire, pour lequel j'avais été engagée, convenait plus à un homme, même s'il n'était pas diplômé d'une école supérieure. Un collègue qui n'évitait aucune blague salace quand il me croisait dans le couloir et l'ascenseur. Ce fut une année difficile, surtout quand je devais remplir la feuille de frais de déplacement de mon patron qui

dépassaient le montant de mon salaire, sandwiches compris, ce qui me révoltait. Je refusai le renouvellement de mon contrat.

Mon troisième emploi fut une place d'employée « à tout faire » à temps partiel dans une librairie privée (indépendante). Entre la vente, la caisse, le réassort, le travail administratif, le rangement, les clients, les commandes (et le lavage des vitres pour lequel j'étais assez nulle), je me sentais à ma place, sauf que la patronne était d'une jalousie malade et prenait plaisir à me rabrouer devant les clients, ce que je n'appréciais pas du tout. Quand je compris qu'elle écoutait mes conversations au moyen d'un micro caché dans une étagère, puis qu'elle abusa régulièrement de mon temps de présence sans vergogne et osa me dire que dans la vie, il faut choisir : travailler ou faire des enfants et qu'elle ajouta qu'elle n'en avait rien à faire que la crèche fermait à 18 heures, je suis partie de mon plein gré.

J'ai trouvé un travail alimentaire sans prétention dans le service administratif d'un grand magasin de vêtements pour hommes. Pas le temps de chercher mieux et dans mes capacités, car j'étais en instance de divorce avec une petite fille à charge. Néanmoins, je suis restée deux ans et demi à ce poste situé en plein centre de la capitale, puis le magasin a été restructuré et le bureau comptable délocalisé. J'avais vingt-huit ans et je pensais retrouver facilement un travail, mais ce ne fut plus qu'une succession de contrats courts et mal payés, des boulots alimentaires, souvent abusifs, même en acceptant de travailler le samedi et les jours fériés. Enfin, j'ai rencontré un homme généreux et amoureux, mais totalitaire, qui souhaitait que sa femme reste à la maison et élève les enfants. Ce qui ne me dérangerait pas au début, quand j'attendais mon fils. Je ne savais pas encore que j'aurais une grossesse à problème, que le bébé naîtrait handicapé et que sa santé me forcerait à rester au foyer pour de longues années afin d'assumer une pathologie lourde et sans aucune aide pratique extérieure. Du moins pendant les trois premières années.

Trente ans plus tard, un veuvage et un nouveau divorce sur mon CV personnel, je frôlais le cas social et le pathos limite mantra inutile de celle qui gémit du matin au soir et même la nuit pour cause de non emploi malgré plusieurs tentatives professionnelles infructueuses.

Pourtant, tous les jours, je me persuadais que je devais transformer les énergies négatives en actions positives (ce qui est plus facile à dire qu'à faire), relativiser et penser qu'il existe du bon même dans les situations difficiles et me le répéter tous les jours. Ne dit-on pas que lorsqu'on est au fond, on ne peut que remonter ? Ma fille était adulte et s'épanouissait dans un travail haut de gamme et mon fils vivait la semaine dans un centre spécialisé pour adultes handicapés. Je devais pouvoir retrouver un job si je le voulais.

Se trouver au chômage n'est pas un drame total quand on vit dans un pays qui offre un revenu de remplacement. C'est juste un vilain moment à gérer avec ou sans aides extérieures (amicales, parentales, étatiques...). Alors, il faut prendre sur soi, faire bonne figure, se convaincre qu'on va affronter une forme de grosse grippe et pas espagnole et non un Ebola économique ; sauf si la situation perdure et là... mais je refusais de cogiter sur cet état de totale galère mon premier jour d'inactivité ce 1<sup>er</sup> février. J'étais forte, j'affronterais la crise, je résisterais et je fabriquerai des anticorps contre le virus de la misère autant mentale qu'économique. Je garderai des habitudes automatiques, des rythmes de vie (me lever, m'habiller, m'activer, faire ma demi-heure de sport, sortir tous les jours), une structure mentale efficace et combative et des contacts sociaux autres que Facebook.

La perte d'emploi fragilise, sape l'énergie, les obstacles s'accumulent, les échecs parsèment le chemin et prennent vite des proportions démesurées, je le savais, mais j'espérais trouver la lumière au bout du tunnel, c'est-à-dire un job correctement payé et en CDI = le rêve. Enfin, pas la grande lumière blanche définitive, mais un rayon de soleil, une belle éclaircie qui récompenseraient ma persévérance. Quelque chose qui remettrait mon wagon perso sur les rails de la sécurité, des plaisirs de la consommation version modérée et de la quiétude d'esprit : loyer et factures payées + de quoi manger + loisirs + vacances = la vie est belle et les enfants sont contents et fiers de (super) Maman.

Je devais y croire, car, en faisant le bilan de ma vie, j'avais à peu près tout connu en matière de galères multiples : mariée, divorcée, en

couple, veuve avec un fils handicapé, remariée, trompée, larguée sans un euro, au boulot, sans boulot, dépendant du revenu minimum pendant quatre mois, ramant, surnageant, calculant mes pièces jaunes... Bon, je n'étais pas devenue alcoolique, ni droguée, ni une mère maltraitante qui flirte avec les services sociaux, mais une seule femme ne peut cumuler 101 pathologies désastreuses ; il faut en laisser un peu aux autres. Hélas, je me rendais compte que je devenais une statistique malgré moi, car mon parcours n'avait rien d'exceptionnel et je savais que des milliers (millions) de femmes connaissaient les mêmes épreuves. Cela ne me rassurait pas.

### **Nouvelle journée, nouvelle vie**

À huit heures trente, ce 1<sup>er</sup> février, je me suis levée avec le jour et pas avant, afin d'économiser l'électricité. Je n'ai pas plongé dans la salle de bains avec mon bol de café, pressée par le temps. Je me suis dit : « *Sois cool, rien n'urde, vas-y mollo ! Vois la vie du bon côté... si possible* ». Je voulais garder l'assiette<sup>(1)</sup> de mon avion personnel en équilibre pour qu'il ne pique pas du nez et se fracasse trop vite dans une mer noire encre et froide. Je devais re-la-ti-vi-ser. Mon appartement restait confortable, chaud ; mon frigo et mes placards débordaient de vivres (j'avais stocké les provisions comme si la misère allait me dégringoler dessus en 24 h) et dehors, le temps était si maussade qu'il ne donnait pas envie de sortir. Comme la veille et le jour suivant : ça tombait bien. Chez moi, en pyjama chaud, alors que des milliers de travailleurs affrontaient une météo humide et des conditions de transports peu réjouissantes, j'y trouvais un léger réconfort. Je n'étais pas la seule personne inactive contre sa volonté, en connaissance de cause ou pire : par choix. Cela me rassura.

J'ai écouté les infos matinales et entendu la litanie habituelle et déprimante sur les embouteillages, les ralentissements, un camion qui s'était couché sur le bitume en renversant sa cargaison (carottes,

---

(1) L'assiette désigne la position ou l'état d'équilibre d'un élément dans son milieu par rapport au plan horizontal.

poulets, bouteilles de bière, bidons de produits chimiques, billes de bois, au choix du jour...) bloquant une bretelle d'autoroute. J'ai attendu qu'arrive une improbable info dans le genre : *ce matin, plus que XXX chômeurs : YYY ont trouvé un job et rejoignent enfin la légion des travailleurs salariés en CDD ou en CDI, faisant ainsi la bonheur de leur famille*, sous forme de chronomètre à rebours. Non. Le journaliste évoquait encore la crise, parlait de masse salariale, de fonctionnaires européens exigeant une augmentation, de syndicats vindicatifs prônant la grève... sans oublier les prochaines vacances de Carnaval et la restructuration de telle grosse entreprise qui licenciait 453 personnes. Pas un mot sur ceux qui ne bougeraient pas de chez eux pour cause de non-emploi, ni en clair, ni au noir.

Pour garder le moral aux cimaises ce premier jour, c'était mal barré et j'ai éteint la radio.

Un rien masochiste, j'ai ensuite consulté la presse gratuite sur mon ordinateur (une douzaine de sites de toutes tendances) et là, enfin, trois articles évoquaient les chômeurs, mais sur un ton condescendant et défaitiste : 6 millions de ménages français touchés par la précarité énergétique... Une mère sur deux a des difficultés à payer ses soins de santé... 4 enfants sur dix ne partent pas en vacances... Une famille sur trois est monoparentale... À partir de 50 ans, deux demandeurs sur trois resteront au chômage... J'étais sur la bonne voie.

Quand les médias présentent les inactifs via un éditorial souvent copié/collé d'une dépêche d'agence de presse, c'est sous une image facile et misérable des paumés fainéants et/ou des déprimés, des cas sociaux, ou en termes de statistiques, X de plus sans emplois ou remerciés sans ambages ou encore en sous-entendant qu'il y a trop de personnes qui vivent sur le dos de celles qui bossent, ce qui suscite inévitablement des commentaires acerbes de forumeurs aigris du genre : *salauds de profiteurs, moi je me lève à cinq heures du matin... je paie des impôts pour les entretenir...* Loin de l'empathie que la neutralité de l'article qui se veut informatif devrait susciter. Et ce genre d'info quasi quotidienne donne aux frustrés la possibilité de se défouler par écrit et sous un certain anonymat dans une lutte de

classes et une pauvrophobie exacerbée qui occultera les vrais problèmes, les réels défis sociétaux.

Mais, un inactif n'est pas nécessairement un ex-travailleur qui a fait exprès de se faire virer pour profiter de la situation, un usurpateur qui se la coule douce en cumulant des avantages ou des petits boulots au noir ou vivre de manière masochiste d'une pauvre rente... C'est surtout un père et/ou une mère de famille qui bossait comme les autres avant que son entreprise ne ferme, dégraisse ou délocalise dans un pays lointain où le coût salarial est moindre ou c'est un jeune qui, pour X raison, n'arrive pas à entrer sur le marché de l'emploi, une personne déphasée par la maladie ou un ancien périmé qui n'est pas « recyclable ».

Je schématise, car je ne veux pas me perdre dans les méandres d'une thèse politico-économique et ouvrir un débat fastueux. Nous pouvons tous nous retrouver un jour dans le pétrin, mais, avec une telle stigmatisation des médias et des politiciens, il est difficile d'imaginer que ces gens-là, les glandeurs qui traînent à se réinsérer sur le marché, les bénéficiaires de diverses allocations sociales s'angoissent vraiment pour leur futur, qu'ils craignent que cet état perdure au point de bousiller leur santé, leur mental, leur famille, leurs projets de vie et leur fera peut-être perdre leur logement. Et on assiste doucement à la banalisation de la pauvreté organisée.

Quand on se trouve du bon côté de la barrière, sur les gradins de l'arène, dans l'hémicycle en costume et cravate ou assuré d'un emploi sécurisé sous statut de fonctionnaire, il est plus facile de blâmer les sans travail, ceux d'en bas et de fantasmer sur les nombreux profits qu'ils font sur le dos de la collectivité en supputant avec plaisir le montant de leurs aides familiales majorées, car les pauvres, ça fait beaucoup d'enfants pour profiter des allocations, n'est-ce pas ? Mais les ex-abandonnés du circuit métro-boulot-dodo n'ont pas rêvé de se retrouver avec un revenu de remplacement bien en dessous de ce qu'ils percevaient quand ils travaillaient. Ils payaient des impôts, râlaient, mais cela signifiait quelque chose. Payer pour exister, mériter un statut valorisant ?

Le chômage, c'est vivre un peu en marge de la société, subir une qualité de vie écornée faite de privations, une image de soi qui se dégrade peu à peu, renoncer aux loisirs, aux vacances si l'état d'indigence perdure. Afficher le statut *sans*, c'est comme être atteint par un virus contagieux ou une maladie dégénéréscente invisible qui fait perdre une grande partie de l'identité et vide le réseau social. Au début, les relations compatissent, encouragent, supportent. Ensuite, elles craignent la contamination, les jérémiades et l'obligation de mettre la main à la poche. À la question : *Et vous, vous faites quoi dans la vie ?* les largués du système aimeraient répondre avec fierté parce qu'un statut, eh oui, c'est important. Quand on vit en groupe, il faut être, produire, compter, exister, alors, *sans* emploi est improductif. Ce n'est pas un métier, même si c'est une activité qui prend la tête sans offrir de reconnaissance.

Henri Salvador a chanté *le travail c'est la santé (et ne rien faire c'est la conserver)* et cette rengaine me revenait en mémoire ce premier jour de février.

Alors, un chômeur est une personne momentanément inactive, jeune ou pas, et qui espère trouver du travail. Point. Le demandeur d'emploi ne reste pas avachi toute la journée devant sa télévision en déprimant (sauf une minorité qui fait les belles audiences des émissions télé de l'après-midi en compagnie des retraités). Il cherche un boulot tout en vaquant à des occupations basiques et il se met un peu en retrait de la société de consommation pour éviter les tentations. Il espère trouver un travail compatible à sa formation de base qui lui donnera l'impression de rester encore un peu maître de sa vie. Il ne veut pas perdre l'estime de sa compagne, de ses enfants, de ses amis. Non, il n'est pas passé de l'autre côté du mur et oui, il pourra un jour assumer son quotidien par lui-même. Salaire, congés payés, treizième mois, projets, sécurité... Il a appris que le travail c'est être libre, car la liberté a un prix et passe par l'aliénation.

Certains jeunes parents positivent et décident (surtout la mère) de mettre ce moment à profit pour s'occuper des enfants à plein temps. Ainsi, il ou elle aura un rôle utile et gardera plus facilement le sens des réalités et surtout des priorités. Une économie effective de crèche,

de nounou, des frais de déplacement, etc. Et si le boulot de gardienne maternelle de ses propres enfants vingt-quatre heures par jour a un prix... il n'est pas rétribué. Pourtant, le gardiennage des enfants par leurs parents fait économiser de l'argent à la société via des postes et des infrastructures qu'elle ne doit pas créer. Dans certains pays, le temps passé à élever ses gosses compte pour le calcul de la pension, mais dans la majorité des autres, c'est service gratuit. Maman, le plus beau métier (gratuit) du monde. Comme le poste d'aide familial (aidant proche) auprès de ses ascendants et descendants et la garde des petits-enfants pour les grands-parents qui occupent ainsi leur retraite méritée. GRATUIT aussi.

Ce premier matin, je fais quelques recherches sur des sites d'offres d'emplois où je dépose mon CV muni d'une photo sobre de type carte d'identité. En téléchargeant le cliché, je pense que j'aurais plus de chance de me trouver un amoureux/se à temps plein ou à temps partiel via un site de rencontres qu'un contrat de travail en CDI. Et, à ce moment, je suis frustrée des deux : plus de taf, plus de chéri, pas de sous, satisfaite en rien, âme et corps en berne... Misère ! Quelle partie de moi sera ravie la première ? La femme en manque d'amour et de sexe ou celle qui cherche un poste rémunéré ? L'idéal ? Me trouver un amoureux qui payerait mes factures ou un patron sympa et très généreux en avantages divers, un réel complément alimentaire, mais pas en gélule. Pas évident.

Mais je reviens sur terre.

On peut se retrouver sans emploi, mais rentière, sans emploi, mais *femme de* ou sous le statut de mère au foyer, mais parent inactif d'enfants scolarisés ou souffrants de pathologie lourde, il faut l'assumer, pour soi et pour les mêmes. On peut ressentir une légère impression d'indignité, de passage à vide improductif, un statut de victime larguée dans un sur-place épuisant, sans assistance psychologique et noyée dans des sentiments contradictoires.

La société s'enrichit tous les jours de centaines de personnes qui perdent leur activité, et chaque poste qui passe à la trappe est un drame. Un salaire en moins et c'est toute une famille qui trinque, souffre, déprime. Pour commencer. Plusieurs emplois immolés sur le

bûcher du rendement dans une région où l'industrie n'est plus performante et c'est une ville qui s'appauvrit, les commerces qui ferment, les infrastructures moins entretenues et l'effet fait boule de neige (voir la ville de Détroit aux États-Unis, si prospère du temps de l'essor de l'automobile et actuellement en faillite).

Au siècle dernier, dès qu'un travailleur perdait son emploi, c'était mal venu, il n'en parlait pas autour de lui et en trouvait un autre, à plus ou moins brève échéance. Quelques semaines de sacrifices et ce délicat passage à vide se transformait en mauvais souvenir à oublier au plus vite. Mon père, né en 1923, n'a connu qu'un mois d'inactivité dans toute sa vie professionnelle commencée à quatorze ans (si on fait l'impasse sur ses trois années de travail forcé dans un camp de travail en Pologne pendant la dernière guerre). Je ne suis pas certaine que s'il avait été sur le marché du travail à notre époque, il s'en serait aussi bien sorti. Quel impact aurait eu une longue période de chômage sur notre famille avec deux enfants aux études ?

Aujourd'hui, les usines, les manufactures, les imprimeries, les commerces indépendants ferment les uns après les autres et il n'y a plus de mines ou de sidérurgies pour occuper les bras des non-diplômés et des migrants économiques. Les entreprises délocalisent à l'Est ou en Asie, l'emploi à temps plein et en CDI devient rare, autant pour les jeunes avec ou sans formation que pour les personnes d'expériences, mais âgées. Les jobs ultras spécialisés ne trouvent pas écho auprès de ceux qui n'ont pas exactement le profil souhaité. Pour chaque poste proposé, la polyvalence est exigée. Et les entreprises ne forment plus, car elles n'ont pas le temps et le temps, c'est de l'argent. Elles exigent que le postulant soit opérationnel tout de suite avec une expérience dans la branche et qu'il soit bi ou trilingue, même s'il n'utilisera qu'une langue à son poste. Et puis, s'il possède tous les jargons informatiques et accepte de travailler le dimanche, c'est un plus non négligeable.

Jeunes inactifs diplômés ou non et travailleurs matures remerciés se retrouvent dans le même panier de crabes à présent. La preuve ? Dans certaines villes, il existe des familles entières au chômage ou bénéficiant d'aides sociales : grands-parents, parents et enfants. De là à ce